

## EDGAR QUINET ET LA HONGRIE

---

Pour préciser ce que le titre n'indique qu'assez vaguement, fixons dès l'abord que l'objet de ces lignes n'est pas l'étude de quelque influence proprement dite. La Hongrie n'a joué aucun rôle dans la formation des idées de QUINET, ni celui-ci n'est parvenu à jouir d'une grande fortune intellectuelle dans ce pays de l'Europe centrale. Il s'agit simplement de mettre bout à bout quelques paroles et opinions que ce théologien de la Révolution, comme l'appelle Faguet, a prononcées à propos de la Hongrie, et d'en tirer, si faire se peut, un enseignement quelconque. L'intérêt de cette analyse consiste, à notre avis, dans le fait que ces vues de Quinet reflètent plus ou moins fidèlement l'attitude de toute une partie de l'opinion publique française qui, après la défaite de la guerre d'indépendance hongroise de 1849, s'avoue franchement solidaire avec les héros de la révolution réprimée et qui, toute imprégnée d'un idéalisme démocratique, considère la cause de la Hongrie comme celle de la liberté européenne.

Inutile de dire que Quinet n'était pas seulement philosophe et historien, mais homme de parti aussi, passionné de politique qui, tout en revendiquant les droits de critique, usait largement des moyens de la propagande. Son état d'exilé même a été pour beaucoup dans la persistance avec laquelle il soutenait sa lutte contre tout césarisme et c'est cette âpreté de proscrit aussi qui explique, en partie au moins, la compréhension accueillante avec laquelle il réagit sur chaque événement de la démocratie en combat. Sa correspondance est innombrable et elle foisonne de témoignages de sympathie en même temps que de paroles d'encouragement distribués un peu partout où il a cru trouver de nouveaux compagnons d'armes dans sa croisade révolutionnaire. Or, c'est d'après une poignée de témoignages pareils que nous nous proposons de tracer brièvement les rapports de Quinet avec la Hongrie qui, avouons-le tout de suite, sont assez peu nombreux, mais qui n'en sont pas moins instructifs. Car, comme l'a remarqué un admira-

teur de cet apôtre de la liberté des peuples, « si M. Quinet ne s'est pas spécialement occupé de la Hongrie, — pour elle c'est un véritable malheur, — du moins l'a-t-il toujours comprise parmi les auxiliaires de la Révolution française. »<sup>1</sup>

On connaît l'amitié d'Edgar Quinet pour son plus fervent adepte, Charles-Louis CHASSIN, le célèbre historien de la guerre de Vendée. Ce dernier, avant de se consacrer entièrement à l'étude de la révolution française, trouva bon, à l'instar de son maître, d'en servir les « associés » ; c'est pourquoi, pendant une dizaine d'années, il s'efforce de tenir en éveil l'attention du public français qui, à son avis, témoigne une indifférence inadmissible à l'égard des choses de la Hongrie. C'est en 1859 qu'il publie, en collaboration avec un émigré hongrois, Daniel IRÁNYI, le premier volume de son *Histoire politique de la révolution de Hongrie*. Quinet, alors fixé à Veytaux, en Suisse, ne tarde pas à complimenter son jeune ami et, dans une lettre du 13 juillet 1859, lui expose d'une façon très flatteuse les mérites du livre qui constitue à son avis « un programme » que les peuples courbés sous le joug du despotisme adopteraient avec profit. Il le félicite surtout d'avoir montré par l'allure révolutionnaire de son livre « que même en plein esclavage, on peut conserver une voix libre. » Il est superflu de reproduire toute la lettre, déjà publiée par H. Monin<sup>2</sup> ; qu'il suffise d'indiquer seulement qu'elle est pleine de rancune contre le régime de Napoléon III. Il ne faut pas chercher non plus dans quelle mesure Quinet est sincère lorsqu'il comble de louanges le livre et l'auteur ; ce qui est sûr, si l'on n'en juge que par cette seule lettre, c'est qu'il abhorre l'empire du 2 décembre et que, dans la Révolution hongroise, il ne voit qu'un exemple capable d'émouvoir les esprits trop paisibles de son pays. Il voudrait bien que cette révolution fût une leçon qui apprît aux Français à se débarrasser de la tyrannie. Et sa haine contre « l'usurpateur » est d'autant plus acharnée que la diplomatie impériale, depuis quelque temps, semblait, par sa politique italienne, avoir assumé le rôle de défenseur de la liberté.

Depuis longtemps, on le sait, Quinet était le plus fervent protagoniste de l'unité italienne et patronnait avec autant d'ardeur l'émancipation des autres « nationalités ». Et, en effet, c'est en avo-

1. Ch.-L. Chassin, *E. Quinet, sa vie, son œuvre*. Paris, 1859, p. 122.

2. H. Monin, *Deux historiens de la Révolution. Edgar Quinet et Charles-Louis Chassin* ; *Revue historique de la Révolution*. 1910, p. 207.

cat conscient de son rôle qu'il écrit à son ami : « Des causes auxquelles nous nous sommes attachés, trois ont déjà surnagé, la Grèce, la Roumanie, l'Italie. Le jour de la Hongrie n'est peut-être pas loin, et vous aurez l'insigne honneur d'avoir exposé ses titres, à l'approche de la lutte. » On ne sera donc pas étonné de le voir presque jaloux de l'empereur qui paraît disposé à se charger des mêmes causes. Et, certainement, il a eu raison de s'inquiéter de cette ingérence, car la politique de Napoléon était loin d'être sincère. Néanmoins on devine que ce qui l'agaçait surtout, c'était moins de trouver « ses propres idées » compromises par cette politique <sup>1</sup> que de voir la situation de son adversaire détesté raffermie par son alliance avec les patriotes italiens. Pour lui, il s'agissait avant tout de tenir en éveil le goût de l'opposition au régime réactionnaire, et ainsi il n'est nullement surprenant que Quinet, tout en parlant des rebelles hongrois, pense moins à la Hongrie qu'à la France.

Il ne sera pas moins ravi par le second volume de la même *Histoire*. Il en remercie son ami dans une lettre remplie de considérations stratégiques ayant pour thème la méthode dont l'armée hongroise aurait dû « entamer cette vieille Autriche. <sup>2</sup> » Il affirme qu'il a « suivi avec angoisse les incidents de ce patriotique récit » et, en effet, il paraît regretter que ce ne fût Bem ou Dembinski qui eût dirigé les opérations et décidé du sort de la guerre à la place de ce traître que fut, à l'en croire, Görgey. Il y a pas lieu de douter que ces regrets n'aient été sincères ; pourtant, s'il insiste tant sur les détails, ce n'est que pour faire plaisir à l'auteur du livre ; il l'avoue d'ailleurs avec une aimable franchise. A vrai dire, on s'imagine difficilement que Quinet eût éprouvé l'échec de la Révolution hongroise autrement que sous la forme du dépit d'un homme qui se dit : quel dommage que ces Hongrois n'aient pas renversé cette maudite domination des Habsbourg ! On dirait que sa sympathie pour les Hongrois est tout à fait abstraite, impersonnelle pour ainsi dire et qu'elle n'existe que dans la mesure où il lui trouve une place à côté de ses passions politiques.

Rien ne prouve mieux cette inconsistance de sentiments hungarophiles que sa lettre <sup>3</sup> adressée à Chassin lorsque celui-ci publie

1. Lors de l'intervention de Napoléon en Italie (juin 1859), il écrit à Buloz : « Je ne rejeterai pas les événements parce que, mon plus mortel ennemi trouve son intérêt à réaliser à son profit mes propres idées. » (*Lettres d'exil*, vol. I, p. 403).

2. H. Monin, *art. cité*, p. 394-396 ; (13 mai 1860).

3. H. Monin, *art. c. p.* 397.

son livre sur Petőfi<sup>1</sup>. Comme d'habitude, il abonde en épithètes admiratives et l'assure qu'il l'a relu deux fois de suite. Il trouve que l'ouvrage est non seulement intéressant « au plus haut degré, mais il ranime le sens le plus perdu de notre temps, le sentiment de l'action ». Décidément, il ne devait pas être très content du train dont les affaires allaient en France où, en général, on n'avait pas grande envie de « courir sus à l'éternel ennemi » Quant à lui, il s'exalte jusqu'à s'écrier : « Mon sang bat dans mes vieilles veines ! Je voudrais finir mes *Révolutions d'Italie* comme De Flotte<sup>2</sup>. Ne serait-ce pas là un beau dernier chapitre ? »

Voilà une biographie qui sert de bote-selle à la lutte pour l'unité italienne ! Il est vrai que PETŐFI, par toute l'Europe, n'était connu que comme le Tyrtée hongrois, mais la façon dont Quinet l'accueille montre à l'improviste la vraie nature de cette popularité. Pour l'étranger, il faudrait dire : pour l'opinion libérale et démocratique de l'Europe, Petőfi représentait le génie de la guerre d'indépendance de 1849. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que Quinet soit particulièrement ravi des pages écrites sur le chant de guerre : la guerre qu'il rêve cependant, c'est celle qui préparera la marche triomphale des idées de la Révolution parmi les peuples opprimés. Par conséquent, une révolution étouffée dans le sang devait avoir, pour lui, moins d'attrait que celle qui restait à l'ordre du jour et qui avait pour elle l'avenir ; c'est pourquoi sa pensée glisse constamment de Petőfi à Garibaldi, de la Hongrie à l'Italie... Si nous le considérons un instant, il se révèle dans l'attitude d'un tribun inexorable qui du frémissement de destinées lointaines ne saisit que la voix qui pourra rendre plus sonore encore son propre apostolat de liberté.

N'allons pas croire cependant qu'il y ait, dans cette attitude, un grain de cabotinage si mince qu'il soit. Quinet s'est livré corps et âme à une seule mission : faire triompher en Europe la cause de la liberté démocratique, nourrie elle-même des idées de la Révolution française. Dans son ardeur de démocrate, il va même jusqu'à considérer certaines idées comme les siennes propres, de sorte qu'il voit un ennemi personnel dans toute espèce de césarisme, qu'il soit celui du tsar, des Habsbourg ou du pape. C'est ce qui explique qu'il se tourne avec joie, comme inspiré d'un sentiment de solidarité du combattant, vers chaque peuple ou, pour employer un

1. Ch.-L. Chassin, *Le poète de la Révolution hongroise, Alexandre Petőfi*. Bruxelles-Paris, 1860, 12°, XVI, 360 p.

2. Commandant d'une troupe de volontaires français au service de Garibaldi ; il trouva la mort pendant la campagne de Sicile en août 1860.

mot préféré à cette époque, vers chaque « nationalité » qui veut se débarrasser de son joug. Ainsi, une de ses préoccupations constantes fut la délivrance de l'Italie. Rien de plus naturel donc que l'amertume avec laquelle il accueille la nouvelle de l'armistice de Villafranca. La guerre de 1859 avait éveillé l'espoir non seulement des libéraux d'Italie et de France, mais celui des émigrés hongrois aussi qui, avec les transfuges de l'armée autrichienne, constituaient une légion hongroise. L'armistice] cependant qui, après deux défaites, venait de créer d'un coup une situation favorable à l'Autriche, déçut tout le monde et Quinet eut l'impression que Napoléon III, malgré ses victoires, ne voulait pas accomplir l'œuvre de l'unification de l'Italie. Il crie à la trahison et, inquiet, il demande à Chassin ce que peut cacher cette suspension d'armes qui lui paraît néfaste et qui lui fait dire : « Pourvu que les Romagne et la Hongrie n'en fassent pas tristement les frais. »<sup>1</sup>

De là aussi le ton mélancolique de la lettre adressée à IRÁNYI qui, en qualité de secrétaire du Comité National Hongrois, se trouvait alors près de Kossuth, à Gênes. Ce comité était chargé d'organiser la Légion hongroise et avait été créé à l'instigation de la cour de Paris où le prince Jérôme se conduisait comme le principal agent de la politique italienne. Irányi, vivant depuis longtemps à Paris, servait d'intermédiaire entre le prince et Kossuth<sup>2</sup> et comme c'est à la même époque qu'il publie l'*Histoire* dont Chassin ne fut que le rédacteur le mieux inspiré, Quinet lui envoie, avec ses félicitations du livre, ses regrets pour l'échec de l'entreprise italienne. Dans cette lettre<sup>3</sup>, datée du 18 juillet 1859, Quinet ne peut se défendre de l'emprise d'un certain pessimisme. Bien qu'il déclare que le livre de ses deux amis n'est pas seulement un livre, mais un acte, il y ajoute la réserve que « l'action est sapée par la base. » Il a beau dire que la gloire de sauver les nationalités était trop belle « pour qu'elle appartînt à d'autres qu'aux amis de la liberté », on voit bien que l'encouragement donné à son ami hongrois ne fait que dissimuler son propre découragement. En effet, la politique impériale, cherchant à s'accorder avec l'absolutisme

1. Lettre du 13 juillet 1859 ; dans les *Lettres d'exil*, M<sup>me</sup> Quinet en supprimait les passages qui concernaient la Hongrie ; chez Monin, à l'endroit cité, on en trouvera la reproduction fidèle,

2. Berzeviczy A : *Az abszolutilizmus kora Magyarországon. 1849-1865* (L'époque de l'absolutisme en Hongrie) ; 2 vol. Budapest, 1922 ; (v. II, p. 326), id., *L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859*. Revue des ét. hongr. 1926, (t. 4), p. 112.

3. *Lettres d'exil*, vol. I, p. 408.

autrichien, a anéanti les plus beaux espoirs de ce pauvre exilé. MICHELET, séjournant à cette époque en Italie, lui a dépeint naguère la situation sous un jour qui autorisait les meilleures espérances et a déclaré, plein de confiance : « de toutes façons, qu'on le veuille ou non, c'est la révolution qui restera vainqueur des vainqueurs. » On espère généralement que le succès des troupes françaises ranimera non seulement le mouvement libéral en Italie, mais fera revivre en même temps la Révolution en Hongrie. Michelet affirme à Quinet que « du premier coup, l'affaire va s'agrandir énormément. On va par mer à Venise pour parler de plus près à la Hongrie. Rome a fraternisé avec nos troupes. Le pape, en réalité, n'a plus la ville. Et la révolution va se faire à Naples par la lutte des deux héritiers<sup>1</sup> ». Vains espoirs que Villafranca a fait évanouir d'un seul coup. A la nouvelle de l'armistice, Quinet fut comme foudroyé et s'il prêcha encore la foi dans les bonnes causes, ce n'est pas tant pour soutenir le bon patriote hongrois que pour soulager un peu son propre désenchantement.

Il faut que nous insistions là-dessus, car, comme le prouve la réponse qu'on va lire, Quinet aurait pu trouver moyen d'exprimer d'une façon plus efficace sa sympathie pour la Hongrie. Mais ce sentiment qu'il serait injuste de dénier est resté toujours quelque peu platonique.

En réponse à la missive de Quinet, Irányi lui adresse la lettre suivante<sup>2</sup> :

Monsieur.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à Turin m'a été remise à Paris au moment même où, à peine arrivé, je partais pour Jersey. Si je l'avais reçue en Piémont, j'aurais pu m'arrêter à Aix-les-Bains pour faire personnellement la connaissance de l'homme éminent que jusqu'ici je ne connais que par ses écrits.

A ce regret je dois ajouter une excuse au sujet du retard que j'ai mis à vous répondre. Une indisposition contractée en Italie et dont je ne me suis pas encore tout à fait débarrassé, m'a empêché de vous écrire plus tôt.

L'approbation dont vous avez bien voulu honorer le livre que je viens d'écrire en collaboration avec M. Chassin, m'est extrêmement agréable et je vous en remercie beaucoup. Ce que je voulais en publiant cet ouvrage, c'était de faire connaître et aimer mon pays à l'étranger et

1. *Correspondance de Quinet*. Bibl. Nat. ; Nouv. Acquis. Française, 20793, fol. 389.

2. *Corresp. de Quinet* ; Bibl. Nat. Nouv. Acq. Fr. 20790, fol. 147.

surtout en France, où malheureusement la cause hongroise était le moins appréciée. Ai-je réussi, ou plutôt réussirai-je ? J'en doute fort. Les causes comme les personnes ont besoin d'être présentées par des hommes connus.

Votre nom, Monsieur, compte, et à juste titre, parmi les plus illustres de la littérature française ; il est en outre intimement lié à l'idée des nationalités opprimées. Vous êtes l'avocat des peuples malheureux. C'est vous, Monsieur, qui êtes appelé à accomplir l'œuvre dont je n'ai fait qu'accumuler les matériaux. Vos éloquentes plaidoyers ont contribué à gagner leur cause à d'autres nations ; il ne manque — permettez cette réserve à un Hongrois — il ne manque à vos titres de gloire qu'un seul, celui d'avoir défendu la cause de la Hongrie. Je me ferai volontiers le clerc de l'avocat de ma patrie. Puis-je l'espérer ?

Il y a longtemps, monsieur, que je me proposais de me mettre en rapport avec vous. L'idée d'une réforme religieuse que vous avez soulevée publiquement, s'était également emparée de moi. Nous différons cependant sur un point. Vous me permettrez de vous le signaler prochainement.

Je vais transmettre à Kossuth le compliment dont vous m'avez chargé pour lui. Comme il est à Genève, il serait facile de vous rencontrer.

En attendant une réponse favorable à la demande qui m'a été inspirée par mon patriotisme, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Jersey, Saint-Héliér

DANIEL IRÁNYI.

Belmont place 3, 8 août 1859.

Cette lettre constitue un document touchant de l'esprit de dévouement et de sacrifice dont s'est inspirée l'émigration hongroise pour être utile à la cause de la patrie ; mais elle révèle en même temps l'art peu consommé du tact et de la souplesse qui limitait l'activité de cette diplomatie de patriotes. On voit bien que, par cette offre, Irányi s'essayait à une démarche décisive pour déterminer Quinet à prendre la parole en faveur de la Hongrie. Mais que de digressions et de lenteurs gauches à côté de la conscience sûre du but<sup>1</sup>. Si l'on tient compte encore de la divergence latente de vues qui devait exister entre un défenseur de l'intégrité de la Hongrie historique et celui qui en professait le partage selon les principes ethnographiques, on ne doutera pas un instant du résultat de cette tentative. Et puis, la franchise ne compte guère pour vertu en diplomatique. A une invitation de ce genre on ne pouvait répondre que par un oui très net ou par le silence. Quinet a

1. Ainsi les passages touchant son indisposition et ses idées religieuses, par leur individualisme, nous paraissent alourdir la pensée politique de la lettre.

choisi ce dernier moyen. Du moins n'avons-nous pas connaissance d'une correspondance ultérieure avec Irányi. Il est également peu vraisemblable qu'il ait jamais cherché à se mettre en contact avec Kossuth ; il n'est pas impossible toutefois que les données qui s'y rapportent aient été supprimées de même que, par exemple, le compliment à l'adresse de Kossuth auquel Irányi fait allusion dans sa réponse.

On connaît un peu mieux sa correspondance avec un autre émigré, le colonel Gustave FRIGYESI. M<sup>me</sup> Quinet rappelle dans ses mémoires que le colonel hongrois a été présenté à son mari par Garibaldi à Genève, à l'occasion d'un congrès international<sup>1</sup>. C'est ce qui explique aussi, en partie, l'intérêt que Quinet porte à Frigyesi qui fut l'aide de camp de Garibaldi dans la bataille de Mentana. Il est connu que, dans ce combat, le général italien fut forcé de se retirer devant la force prépondérante des troupes pontificales et françaises ; il a accompli cependant ce tour avec une telle adresse de tacticien qu'il a pu le faire passer même pour un succès. Peu après les événements, Quinet jugea nécessaire, par un récit fidèle de la bataille, d'attribuer la palme à Garibaldi<sup>2</sup> ; c'était la confirmation de ce verdict qu'il attendait de Frigyesi qui préparait une histoire de la campagne de 1867. Cette histoire est le sujet de leur correspondance. Il apparaît dès la première lettre adressée à Frigyesi que celui-ci a fait même une visite chez Quinet à Veytaux. Dans la seconde, Quinet le comble de mots flatteurs afin de lui faire terminer l'histoire en question dont il attend avec impatience la publication. « Tous les amis de la liberté, dit-il, tous ceux qui s'intéressent encore à la dignité humaine, tous ceux qui croient à l'affranchissement du peuple partagent mon impatience... Hongrois, vous êtes venu verser votre sang pour l'Italie ; maintenant, après l'avoir servie de votre épée, vous la servez de votre parole ». De tels mots sont presque irrésistibles, et la première partie de l'ouvrage tant désiré paraît, en effet, la même année<sup>3</sup>. Une lettre

1. M<sup>me</sup> Quinet, *Mémoires d'exil*, 2 vol. Paris, 1869-70 ; (vol. II, p. 430).

2. « Quelques jours après Mentana, E. Quinet, bravant les préjugés du chauvinisme français, publia un récit de la bataille, qui rétablissait la vérité odieusement défigurée. Les cléricaux jetèrent anathème, l'Italie sut gré au proscrit français qui venait à son secours dans la détresse. » M<sup>me</sup> Quinet, *ouvr. cité*, vol. II, p. 427

3. G. Frigyesi, *L'Italia nel 1867 ; Storia politica e militare* ; 2 vol. Firenze, 1868-69. — Notons que Quinet devait être par ailleurs fort bien renseigné sur cette campagne. Pietro Delvecchio, dans une lettre du 11 novembre 1871, rappelle à Quinet de lui avoir envoyé, en 1867, sa brochure sur *La colonna Frigyesi e la campagna del 1867*. (*Corresp. de Quinet*. Bibl. Nationale.)

de Frigyesi à Chassin<sup>1</sup> fait savoir que l'auteur a voulu publier son livre en français et en italien à la fois ; il paraît cependant que l'édition française ne fut pas réalisée. Nous savons seulement que Quinet en a lu un exemplaire et qu'il a déclaré à son ami qu'il ne pourrait pas « se faire à l'idée » que cette histoire si capitale fût interrompue au premier volume<sup>2</sup>.

Quinet avait encore d'autres correspondants hongrois. L'un d'eux, le jeune comte Tibor KÁROLYI, qui devint plus tard président de la Chambre des magnats, lui adresse, en 1871, une lettre remarquable par sa naïveté et sa jeunesse respectueuse, dans laquelle il lui annonce que son livre sur la *Révolution*, « ce chef-d'œuvre de l'art de penser et d'écrire » l'a tellement pénétré d'admiration qu'il l'a traduit en hongrois et lui demande d'en autoriser la publication. L'autorisation obtenue, il publie l'ouvrage<sup>3</sup> et en envoie un exemplaire à Quinet, sur sa demande, en y joignant la traduction de la préface, d'ailleurs insignifiante, qu'il a ajoutée à l'édition hongroise<sup>4</sup>. Des réponses de Quinet nous ne connaissons que la seconde, dans laquelle l'auteur remercie le traducteur de son dévouement et désire que ce grand travail puisse être utile à la Hongrie ; il l'espère d'autant plus que « les peuples de nos jours sont tellement solidaires que ce que l'on écrit pour l'un s'adresse presque toujours à tous<sup>5</sup>. »

Sa correspondance avec les membres de la famille DE GÉRANDO-TELEKI fut plus suivie. Il était très lié avec cette famille, d'une amitié qui datait de l'époque où Quinet, jeune débutant encore, fréquentait la maison de Marie-Joseph de Gérando, le célèbre moraliste et philosophe quasi-herderien<sup>6</sup>. C'est là qu'il fit la connaissance du neveu de celui-ci, le fougueux et ardent Auguste qui, après avoir épousé une jeune Hongroise, la comtesse Emma Teleki, alla se fixer en Hongrie ; il publia une série d'ouvrages sur son pays adoptif, prit part à la guerre d'indépendance et mourut en Allemagne à l'âge de trente ans à peine. Sa veuve et ses deux enfants sont restés en contact permanent avec Quinet, mais leur correspondance, bien qu'ils eussent été tous plus ou moins littéra-

1. *Papiers-Chassin* : Bibl. de la ville de Paris ; lettre du 19 janvier 1868.

2. Lettres du 27 déc. 1867, 22 avril et 24 déc. 1868, publiées dans les vol. III et IV des *Lettres d'exil*.

3. Quinet E., *A forradalom* ; ford. gr. Károlyi Tibor. 2 vol. Pest 1871, Lauffer, 8° IV, 434 et 598 p.

4. Lettres de Károlyi dans la *Corresp. de Quinet*, Bibl. Nat. n. a. fr. 20790, f. 305-307.

5. *Lettres d'exil*, vol. IV, p. 436. (24 nov. 1873.)

6. Cf. Tronchon, *La fortune intellectuelle de Herder en France*, chap. De Gérando.

teurs, avait plutôt un caractère privé. Notons toutefois que c'est à Antonine DE GÉRANDO, l'aînée des enfants, que nous devons l'autre traduction hongroise qui existe des ouvrages de Quinet : les *Morceaux choisis des Révolutions d'Italie*<sup>1</sup>.

Pour terminer cette revue, rappelons encore que le grand public des lettrés n'était jamais trop initié à l'œuvre de l'apôtre de la Révolution, malgré que les grands périodiques s'en fussent toujours occupés avec beaucoup de sympathie. C'est en 1835 déjà qu'on commence à parler de lui dans une revue de l'Académie hongroise à propos de son Ahasvérus ; un peu plus tard, la même revue publie une étude de Quinet sur l'*Unité des littératures d'aujourd'hui*, traduite de l'allemand<sup>2</sup>. Sa réputation devient beaucoup plus grande quand le *Budapesti Szemle* insère, en 1866, l'époque de l'absolutisme expirant, un compte-rendu très sympathique de sa *Révolution*<sup>3</sup> ; mais pour mesurer l'importance qu'on lui attribue, on n'a qu'à feuilleter les journaux et les revues illustrées de 1875 qui, à la nouvelle de sa mort, publient, accompagnés de portrait, de longs articles sur sa vie et son œuvre. L'une de ces nécrologies annonce même que la traduction de l'*Esprit nouveau*, l'un de ses derniers ouvrages, était sous la presse<sup>4</sup> ; il nous semble cependant que le livre n'a pas vu le jour.

On voit bien, après ce qui précède, que les rapports de Quinet avec la Hongrie, tels qu'ils nous sont surtout révélés par sa correspondance, furent assez lointains. Du moins, il ne s'est jamais occupé directement de la Hongrie et encore est-il peu vraisemblable qu'il l'ait suffisamment connue. Les Italiens ou les Roumains, guidés par un sentiment de gratitude, ont pu apprécier les services qu'il a rendus à leur patrie, mais un savant polonais, par contre, a constaté tout récemment que Quinet, en écrivant sur son pays, semble s'intéresser bien moins à la Pologne qu'au conflit des Eglises chrétiennes qui l'agitait. Les choses des pays de cette région distante échappaient à sa compréhension malgré sa bonne volonté indé-

1. *Szemelvények Quinet Edgar « Olasz forradalmak » c. művéből* ; I. köt. ford. De Gérando Antónia. Kolozsvár. 1894, 217 p. — Il est très révélateur pour l'esprit de cette femme-auteur, élevée à Paris entre autres par Irányi, qu'elle a traduit de Michelet, outre la *Pologne et Russie* (1878), l'*Histoire de la Révolution* (1885-91) aussi, en douze volumes.

2. *Tudomárnytár*, 1835, t. V, p. 189 et 1839, t. III, p. 193.

3. *Budapesti-Szemle*, 1866, t. VI, p. 362.

4. *Vasárnapi Ujság*, 1875, num. 15.

niable<sup>1</sup>. Aussi serait-il difficile de le prendre pour juge dans des différends qui séparent certains peuples ; ses opinions cependant sont pour l'historien d'un haut intérêt, vu leurs bases idéologiques qui furent, pour ainsi dire, les prémisses de la bienveillance avec laquelle lui et tant d'autres ont accueilli tout mouvement national tendant vers la liberté. Pour nous, il représente le démocrate-type qui, à une époque d'effervescence européenne d'opposition libérale, parmi tant de préférences allant aux différents peuples tourmentés par l'absolutisme, ne se refusait à aucun mouvement de générosité politique et devint hongarophile au même titre qu'il était entré dans un comité polonais, étant fervent partisan de l'unité italienne à ses heures.

Ces sentiments de solidarité se nourrissent des vœux libéraux du siècle, mais chez Quinet cette tendance politique aboutit au développement de toute une théorie de l'émancipation des petits peuples et de la protection des nationalités qui porte visiblement l'empreinte romantique de la philosophie de l'histoire herderienne. L'ardeur avec laquelle il défend les droits de l'individualité nationale n'est pas sans quelque mysticisme et ses convictions politiques teintées de sensibilité rousseauiste donnent comme le paradigme de l'évolution qui, partant du rationalisme cosmopolite de la Révolution, arrive à une forme de l'individualisme où la volonté de vivre de l'individu épouse de près les voies irrationnelles des sentiments et des intérêts communs d'une nation. Pour Quinet, la sauvegarde des individualités nationales s'impose dans l'intérêt de l'humanité universelle, par conséquent il condamne sans distinction toute oppression qui menace l'une de ces unités populaires que sont le peuple hongrois ou un autre. Il a donné une expression éloquentes à ces vues dans un plaidoyer<sup>2</sup> en faveur de l'indépendance des Principautés danubiennes où, inspiré sans doute aussi par sa femme qui était une Roumaine, il éleva la question roumaine sur un plan de principe du droit naturel, affirmant que toute nationalité était « une machine divine » ; si l'on en supprimait une, la civilisation en souffrirait. « Un peuple de moins dans le monde c'est un rapt fait à la nature », déclare-t-il et, en continuant dans cet ordre d'idées, il finit par établir que ce n'est pas seulement la conception finaliste des nations, mais aussi l'intérêt de la conservation de soi-même qui exige le maintien du carac-

1. Z. L. Zaleski. *Michelet, Mickiewicz et la Pologne*, Revue de littérature comparée, 1928, juillet-sept. ;

2. *Les Roumains*, Revue des deux mondes 1856 ; réimprimé dans le tome VI des *Œuvres complètes*. Paris, 1857.

tère particulier de chaque peuple. Car enfin il serait faux de croire que ceux qui s'éloignent de la famille ou de la nation, puissent se rattacher plus étroitement à l'ensemble de l'humanité.

Toutes ces idées attestent un particularisme élevé au niveau d'une large solidarité humaine, ce qui exprime parfaitement les tendances générales du libéralisme pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Quinet, lui aussi, est avant tout Français et bon patriote pour qui les sentiments de patriotisme représentent la force principale qui pétrit les peuples au cours de l'histoire ; mais sa lutte personnelle et incessante contre tout despotisme spirituel ou temporel lui fait voir ses propres efforts sous un angle supra-national et crée en lui un sentiment d'identité d'intérêts avec tout effort analogue d'autres nations. C'est dans cette attitude, à double aspect, de Français et d'Européen, qu'il se montre toujours et pour laquelle on trouvera très caractéristique la profession de foi suivante :

« Depuis mes premières années jusqu'aujourd'hui, j'ai toujours soutenu les mêmes idées.

J'ai adoré la France, j'ai rêvé pour elle la gloire de devenir l'idéal des peuples modernes.

Tant que la parole m'est restée, j'ai défendu la cause des peuples, des faibles, des nationalités qui demandaient à renaître. J'ai péri avec elles, il est vrai. Mais je suis enseveli avec l'Italie, avec Venise, avec la Pologne, avec la Hongrie, avec les Roumains. C'est là un tombeau qui me plaît. Je ne le changerais pas contre les joies des vivants<sup>1</sup> ».

Sans doute, il y a beaucoup de pathétique dans ces lignes comme dans tous les écrits de Quinet, mais, en outre que c'était le trait commun de toute sa génération romantique, c'est précisément cette susceptibilité de généreux élans qui le rendait capable de s'émouvoir, par exemple, sur le triste sort de la guerre d'indépendance hongroise qui par ailleurs avait elle-même pour origine un admirable essor de littérature romantique. De là l'enthousiasme qui surgit, comme à l'improviste, à la suite de l'insurrection hongroise et qui fait voir à Quinet — de même qu'à Michelet — un bastion de la civilisation européenne dans le peuple hongrois. Cette reconnaissance du rôle historique de la Hongrie n'empêche pas cependant que, le moment venu, il n'attribue la même tâche, à tour de rôle, aux Polonais, aux Roumains ou aux Serbes, selon les circonstances qui mettaient à l'ordre du jour la défense de l'un ou de l'autre de ces peuples dans l'intérêt de la démocratie européenne.

1. Cité, d'un endroit inconnu, par Chassin, *E. Quinet, sa vie, son œuvre*, Paris, 1859, p. 79.

Il n'est donc pas sans quelque piquant si l'on met en regard son éloge des Hongrois, se trouvant dans une brochure écrite en faveur du libéralisme italien, avec un passage de l'apologie des Roumains où il attribue, au futur Etat roumain, le tiers du territoire hongrois. On lit dans cette brochure de 1849 les lignes que voici :

« Ces mêmes Hongrois qui ont protégé nos pères contre l'invasion de l'islamisme formaient la barrière la plus solide de la France contre l'invasion de l'Europe cosaque. Ils couvraient de leurs poitrines notre occident<sup>1</sup>. »

A ce temps-là, le tsarisme russe a été comme l'épouvantail des démocrates de l'Occident ; c'était donc d'un bel effet oratoire que d'appeler la Hongrie une barrière contre les Cosaques, ce qui était, en tout cas, un peu exagérer les choses. Mais que dire de ce plaidoyer, composé avec plus de réflexion, où Quinet, après avoir exposé les vains essais des Roumains pour former un Etat indépendant, tâche de réparer ce que l'histoire a si longtemps manqué de réaliser et ce qu'il propose de faire, au détriment du peuple qu'il appelle dans le même livre « race héroïque », de la façon suivante :

« ... Si par enchantement la puissance était donnée à un homme de fonder l'Etat roumain suivant les conditions de race et la nature des lieux, cet Etat comprendrait une partie du banat de Hongrie, la Transylvanie, la Bucovine, la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie. Il serait entouré et gardé de tous côtés par la Theiss, le Maros, les Carpathes, le Dniester, la Mer Noire, le Danube<sup>2</sup>. »

Décidément, il serait maladroit de notre part de le taxer de duplicité ou de penser qu'il eût abjuré ses anciennes opinions. Le contraste entre ces deux manifestations de sympathies s'explique facilement par la conception politique de l'Europe de Quinet qui, de toute façon, préfère les peuples aux Etats et qui ne respecte guère les droits historiques de ceux-ci, s'ils rompent les liens naturels de l'unité ethnique. Le morcellement de l'Empire allemand en une foule de petits royaumes et de principautés est aussi insensé que le conglomérat de tant de nations dans la monarchie autrichienne est affreux. Pour le démocrate convaincu de la nécessité de l'individualisation nationale — processus que Michelet attribuait à la « personnalité croissante des peuples », — l'absolutisme germanisant des Habsbourg n'était pas moins insupportable que les attaches de droit de l'Etat qui empêchaient

1. Quinet, *Croisade autrichienne, française, napolitaine, espagnole contre la république romaine*. Paris, 1849, p. 8.

2. Quinet, *Œuvres complètes* ; 1857, t. VI, p. 78.

les Valaques de la Hongrie de s'unir à leurs frères d'outre-frontière. Le principe ethnologique prime donc pour lui les titres traditionnels ; néanmoins Quinet lui-même l'étaie volontiers, et avec assez d'inconséquence, par des raisons historiques en invoquant, en faveur des prétentions roumaines, l'argument très hypothétique de la descendance daco-romaine.

Au reste, nous ne doutons pas qu'il n'eût préféré une entente fraternelle aux rivalités qui divisaient les races de la Hongrie au moment où celle-ci s'engageait dans une lutte suprême contre la domination autrichienne. Il ne devait pas être sûr cependant de ce que les Hongrois eussent profité de la leçon de 1848, car dans les rêveries de *Merlin l'Enchanteur* (1860), à la fin des visions où tous les peuples de la terre s'élancent à une vie nouvelle, il leur donne des conseils que bien d'autres ne manquaient pas de répéter à cette époque : « Est-ce toi, s'écrie-t-il, est-ce toi qui devances les autres, ô Hongrie, dont les chevaux effarés respirent encore la mort ? Prends pitié de ceux que tu as foulés trop longtemps, et vois comme ils sont prêts encore à te haïr. Ne les fais pas repentir d'avoir pleuré sur toi. » Saint-René TAILLANDIER, qui lui aussi tenait tant à cette réconciliation, fait observer, après avoir cité ces paroles, que les Hongrois feront bien de se souvenir de cette suggestion parce qu'elle vient d'un homme « qui les connaît et qui les aime. »<sup>1</sup>

Il reste à savoir, après tout, quelle valeur on peut accorder à ce genre d'amitié dont Quinet, parmi tant d'autres, témoignait à l'égard de la Hongrie. Nous avons dit plus haut, combien cette amitié avait été impersonnelle, si l'on veut académique, réservée non au peuple hongrois considéré en ses qualités individuelles, mais à un brave défenseur d'une cause internationale. Et pourtant Quinet a des mérites incontestables au point de vue purement hongrois aussi : c'est lui qui, par ses enseignements et ses encouragements, guide la génération dans les rangs de laquelle se recrutent les plus dévoués amis de la Hongrie. Si l'on passe en revue les écrivains français qui, au milieu du siècle passé, ont mis leur plume au service de la cause hongroise, on trouvera qu'ils appartiennent, presque sans exception, au nombre de ses correspondants et disciples ou même au groupe intime de ses amis les plus dévoués. Ses amis MICHELET, Saint-René TAILLANDIER, CHASSIN, et ses admirateurs comme Elisée RECLUS, Louis ULBACH, Gustave REVILLIOD sont des hungarophiles de première ligne dont

1. Saint-René Taillandier, *Bohême et Hongrie ; XV<sup>e</sup> siècle-XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1869, 8°, XII, 506 p. (p. 357).

les noms figurent sur une série de livres ou d'articles plaidant la cause du libéralisme hongrois de 1848.

Et ce qui est le plus instructif, c'est que la position des amis et des disciples vis-à-vis de la question hongroise est déterminée par les mêmes motifs que nous avons pu voir chez le maître. Ces hommes-là sont tous pénétrés par l'idéalisme de la Révolution française évoluant vers une foi romantique dans une sorte d'européanisme réformé, et qui voudrait réaliser ces rêves de liberté individuelle et d'humanité que Saint-René Taillandier appelle, dans une lettre écrite à Quinet, « nos grandes croyances libérales et spiritualistes. » <sup>1</sup>

Notons en passant que cette foi est influencée, chez plus d'un, par la philosophie allemande et par certaines préoccupations de l'esprit protestant, ce qui n'étonnera personne si l'on se rappelle l'anti-catholicisme de Quinet. C'est ainsi que Saint-René Taillandier, après l'examen du développement de l'esprit révolutionnaire en Allemagne, arrive à étudier parallèlement les deux pays réfractaires de l'empire catholique des Habsbourg, la Bohême hussite et la Hongrie dont la Révolution fut prise pour un mouvement protestant <sup>2</sup>. Dans l'appréciation de ces démocrates, le protestantisme et les aspirations libérales de la révolution hongroise se sont montrés à tel point réunis que Michelet, par exemple, pour rendre compte des dispositions de l'absolutisme autrichien à la réconciliation, annonce à Quinet que « l'empereur d'Autriche vient de fonder une église protestante en Hongrie. » <sup>3</sup>

On observe également que, chez ces gens d'action libérale, la sympathie pour la Hongrie ne se manifeste jamais seule, mais dans un engrenage d'intérêts portés à l'étranger. Quinet, Michelet, Saint-René Taillandier et les autres fournissent en nombre les preuves de ce caractère multiforme de solidarité, mais Chassin lui-même ne fait pas exception, quoique, à une époque de sa vie, il se soit presque entièrement consacré à la popularisation de l'histoire et de la littérature hongroises. Cet écrivain dévoué et fidèle à ses amitiés en arriva à réduire, en effet, ses multiples sympathies qui le mettent en rapport dans un curieux jeu de ricochet cosmopolite avec des gens de toutes les nations, au même dénominateur dans l'idée des Etats-Unis d'Europe. Et en cela, il suivit fidèlement les traces des maîtres qu'il s'est choisis pour modèles ; il les désigne lui-même dans une lettre adressée à Quinet où il écrit : « Ce que

1. *Correspondance de Quinet*, n. a. f. 20.797 ; lettre du 3 oct. 1868.

2. S.-R. Taillandier, *ouvr. cité*.

3. *Corresp. de Quinet*, n. a. f. 20.793 ; lettre du 3 février 1854.

je suis, ce que je vauX, à qui le dois-je, si ce n'est à vous et à votre frère intellectuel, M. Michelet ? La flamme sacrée que je sens brûler en moi, c'est lui et vous qui l'avez allumée. » <sup>1</sup>

L'ascendant de Quinet sur un groupe d'amis actifs de la Hongrie est donc incontestable. Cette influence a sa pleine valeur surtout pour les convictions politiques. C'est avec l'empressement du disciple enthousiaste que Saint-René Taillandier écrit à Quinet lors des journées de la Révolution de février : « Vous serez un des guides de la démocratie. » Quelques années plus tard, dans une profession de foi chaleureuse, Elisée Reclus, le célèbre géographe, s'avoue également appartenir à son école <sup>2</sup>.

Mais Quinet peut aussi être considéré comme leur modèle au point de vue purement humain. A plusieurs reprises, nous avons déjà fait allusion à ses dispositions romantiques. Or ce subjectivisme débordant et cette abondance de sentiments qui cherchent à s'exprimer dans des œuvres d'imagination ; cette anarchie de la soif de sensations ensuite qui le pousse en mille sens et lui fait écrire d'abord des épopées philosophiques, puis un roman d'autobiographie fabuleuse, enfin une philosophie mystique de la nature ; tout cela se retrouve à différents degrés chez ses jeunes émules aussi. Saint-René Taillandier, dans ses années d'adolescence, se propose Quinet comme modèle dans les belles-lettres et se prend pour un poète et artiste ; plus tard, étant professeur d'Université, c'est par la pensée d'une « Histoire et philosophie religieuse » qu'il est hanté. Chassin également, avant de devenir un historien en règle, publie des nouvelles et entasse des plans de romans et de pièces de théâtre. Ajoutons d'ailleurs que, d'après le jugement de l'historiographie sérieuse, ses ouvrages à sujet hongrois ne rentrent pas moins dans le cadre de ces tâtonnements extravagants de romantisme juvénile.

Pour juger enfin, combien est grande la part de l'inquiétude romantique dans le penchant, si fréquemment blâmé, d'aller chercher dans l'histoire et la littérature de peuples lointains une nourriture à sa propre ardeur, qu'on jette un coup d'œil sur la terne figure de ce Thalès BERNARD qui, avec ses curiosités peu ordonnées, présente un type décevant de poète savant. Après maintes tentatives faites dans la mythologie et la politique, il se voue finalement à la rénovation de la littérature française par

1. Lettre du 27 février 1859, publiée par Monin.

2. Il écrit, en juin 1861, à Quinet : « Depuis 1848, j'ai été un de vos fidèles disciples ; et je suis heureux et fier que vous vouliez bien me compter aussi au nombre de vos amis. Je suis encore un jeune soldat de notre cause, et vous en êtes un des glorieux capitaines. » *Corresp. de Quinet*, n. a. f. 20796, fol. 251.

l'imitation de la poésie populaire finno-letto-slave et de Petőfi <sup>1</sup>. Tous ces idéalistes plus ou moins exaltés ont en commun le goût de l'expansion affective, le désir du lointain et l'ardeur démocratique. Et si l'on étudie les ressorts de leur activité, on arrive à la conclusion que, pour le rapprochement des peuples en général et pour l'introduction des choses de la Hongrie dans la conscience du public français en particulier, le *romantisme* a fait plus que tout autre mouvement. Non seulement celui qui, à l'Occident, a rendu plus accueillants les esprits, mais celui aussi qui, sur les bords du Danube, a créé une Hongrie moderne, capable d'éveiller des sympathies.

1. Béla Tóth, *Un apôtre français de Petőfi* : Th. Bernard. *Revue des Et. Hong.*, 1925, [t. 3], p. 21.

(Budapest-Paris).

BÉLA TÓTH.

---